

Inazo Nitobe : Le quakerisme vu par un japonais (1927)

Nitobe, Inazo

Le quakerisme vu par un japonais / Inazo Nitobe. - Lausanne : Impr. La Concorde, 1927. - 20 p. ; 25 cm. - Translated by M. et Mme. Pierre Bovet. - "Extrait de la Revue de théologie et de philosophie, no. 63, Avril-Juin, 1927."

LINK : <http://www.swiss-quakers.ch/ge/library/e-documents/7758-INitobe-LeQuakerisme.pdf>

Society of Friends > Doctrines / Japan

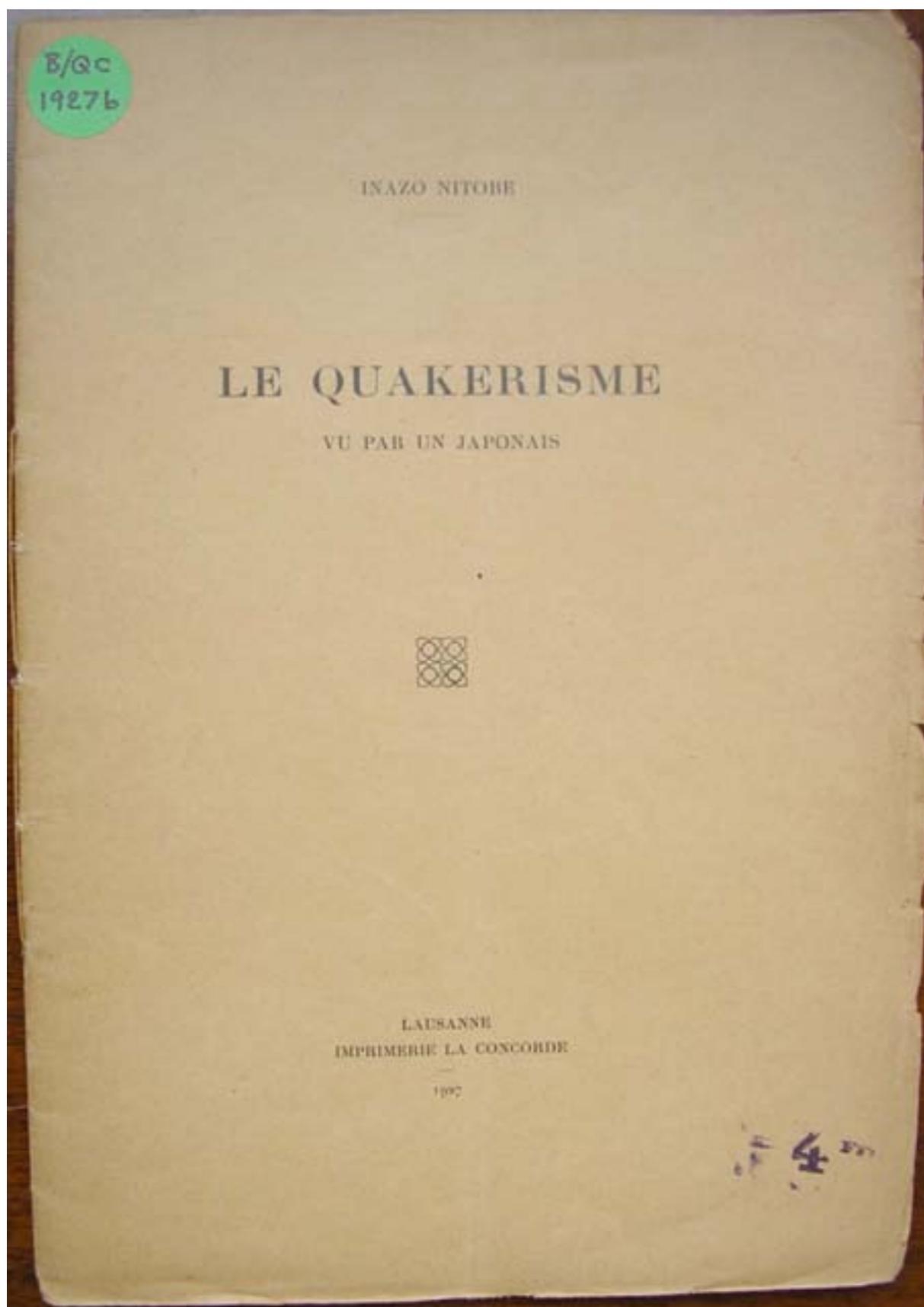
The original copy of this document belongs to the Geneva Quaker library.
La version originale de ce document appartient à la bibliothèque du groupe quaker de Genève.

Geneva Quaker Library / Bibliothèque du groupe quaker de Genève
13 avenue du Mervelet, CH-1209 Genève
www.swiss-quakers.ch/ge/library/

The rights of the publishers and authors are reserved.
Les droits des éditeurs et auteurs sont réservés.



Le quakerisme vu par un Japonais, Inazo Nitobe, 1927



Bibliothèque du groupe quaker de Genève

Le quakerisme vu par un Japonais, Inazo Nitobe, 1927

INAZO NITOBÉ

LE QUAKERISME

VU PAR UN JAPONAIS



LAUSANNE
IMPRIMERIE LA CONCORDE

—
1927

B/QC/1927 b

*Extrait de la Revue de théologie et de philosophie
(N° 63. Avril-Juin 1927.)*

La traduction française du texte de M. Nitobe est due à M. et Mme Pierre Bouet.

LE QUAKERISME
VU PAR UN JAPONAIS *

Commençons par une définition. Le mot de « quakerisme » désigne les croyances religieuses, les préceptes moraux, les usages sociaux d'une communauté de chrétiens qui a pris naissance en Angleterre vers le milieu du XVII^e siècle sous le nom de *Société des Amis* et aux membres de laquelle on a donné par dérision le nom de Quakers, c'est-à-dire de « trembleurs ».

*

Le quakerisme est si distinctement anglais, du moins à son origine, que je ne puis pas me représenter qu'il aurait pu naître ailleurs qu'en Angleterre. Sans doute des communautés religieuses analogues ont surgi en d'autres pays : tels les Mennonites en Frise, ou les Doukhobores en Russie. Néanmoins on peut bien dire que le quakerisme est un produit des agitations religieuses du XVII^e

* Pendant les six ans qu'il a passés à Genève dans les hautes fonctions de sous-secrétaire général de la Société des Nations, M. Inazo Nitobe a pris à plusieurs de nos activités religieuses et pédagogiques un intérêt généreux et discret. Il laisse en Suisse romande beaucoup d'amis. Nous sommes très heureux de pouvoir donner le texte d'une conférence faite par lui à la veille de son départ, en décembre 1926, à l'Aula de l'Université de Genève sous la présidence du professeur Eugène Choisy, et qui fut comme son message d'adieu. On en appréciera le charme et l'originalité, cette union si attirante des valeurs de l'Orient et de l'Occident qui, depuis un quart de siècle, ont fait connaître et aimer l'auteur de *Bushido*. (P. B.)

siècle anglais en quête de convictions personnelles en matière religieuse et politique, et que la vitalité en est due à l'individualisme de l'esprit anglais. Son fondateur, George Fox, ne pensait pas à fonder une secte nouvelle ; mais lorsque, étant encore un jeune homme, il eut, comme il disait, réalisé la puissance de l'Esprit, il partagea cette expérience avec ceux qui comme lui étaient en quête d'une conviction religieuse parce qu'ils n'étaient aucunement satisfaits de l'enseignement formaliste du clergé. Je suis porté à croire que c'est en partie aux origines anglaises du quakerisme qu'est due cette absence de prosélytisme qui en a circonscrit l'influence aux Iles Britanniques et à la race anglo-saxonne en Amérique et en Australie. C'est aussi le génie pratique de la race anglaise qui a conservé au quakerisme sa vitalité en dépit de bien des obstacles et des difficultés ; d'autres communautés mystiques ou ont été anéanties par l'autorité ou se sont graduellement dispersées et ce qui en reste n'est plus qu'une pâle image de ce qu'elles furent. Le quakerisme aussi a plus ou moins perdu du terrain ; le nombre de ses adeptes a diminué, mais ce qui en est resté s'est imposé à l'attention du monde dans ces dernières années par son opposition à la guerre et par ses œuvres de secours. Actuellement il y a à peu près 20 000 quakers en Grande-Bretagne, 100 000 en Amérique, 300 au Japon et peut-être 150 en Allemagne, où ils ont été très nombreux, mais où ils ont été supprimés par les forces du militarisme. En France, une petite communauté a subsisté jusqu'il y a environ trente ans aux environs de Nîmes mais je ne crois pas qu'il en reste rien.¹

Si le quakerisme est à ce point-là une institution anglaise, comment se fait-il qu'un étranger, et quelqu'un

¹ Le groupe français des Amis qui s'est formé pendant et depuis la guerre compte une centaine de membres et d'associés.

d'aussi étranger que l'est un Japonais, puisse prendre sur lui d'expliquer ce qu'est le quakerisme à un auditoire suisse ? C'est que Genève est une ville internationale ; elle le devient de plus en plus, et ses citoyens prendront certainement intérêt à entendre parler du quakerisme qui a toujours représenté la bienveillance et la coopération internationales. Pour moi, en ma qualité d'Asiatique et de Japonais, j'ai trouvé bien des points de contact entre le quakerisme et certains enseignements traditionnels de l'Extrême-Orient. Je vais vous dire, et je suis certain que vous me comprendrez même sans que j'entre dans les détails, pourquoi le quakerisme est si attrayant pour des esprits orientaux. Quand je parle de l'Orient, c'est naturellement l'Extrême-Orient que j'ai surtout présent à l'esprit ; mais même dans le Levant nous trouvons des communautés comme les Soufis ou les Bahaïs qui professent des principes très semblables à ceux des Quakers.

Le point de départ de l'enseignement quaker est la croyance à l'existence de la Lumière intérieure, cette Lumière qui éclaire tout homme venant au monde. On lui a donné divers noms : la Semence, la Voix, le Christ et d'autres encore. Par tous ces termes on désigne la présence en nous d'une puissance qui n'est pas la nôtre propre, l'habitation en chacun de nous d'une personnalité autre qu'humaine. Cette doctrine n'est aucunement nouvelle. Elle est aussi vieille que les plus anciennes formes de mysticisme. George Fox savait parfaitement qu'il n'y avait là aucune découverte ou invention qu'il aurait faite. C'est une idée commune à toutes les âmes mystiques sous tous les cieus. Peut-être s'est-elle développée surtout en Orient. Le démon de Socrate a dû être quelque chose de très semblable à cela. Le bouddhisme est plein d'allusions à cette expérience. Le

fameux mot de « nirvana », si souvent traduit par « annihilation », n'est qu'une façon négative de désigner la même chose. C'est le premier et le dernier mot du taoïsme. La secte bouddhiste des Zen s'applique à le saisir. Wang Yang Ming, un philosophe chinois relativement moderne (il vivait au XV^e siècle), en a fait la base de sa philosophie morale.

Vous voyez maintenant pourquoi j'ai été particulièrement attiré par le quakerisme. Quand dans mon enfance je commençai à entendre des sermons chrétiens, à lire des livres chrétiens et la Bible elle-même, je dois vous avouer que je ne les trouvai pas convaincants du tout. Ce n'est que dans le quakerisme que je suis parvenu à réconcilier le christianisme avec la pensée orientale.

*

Mais loin de moi l'idée de faire du quakerisme une mystique de l'Orient. Le quakerisme appartient à la famille chrétienne. Il professe que son édifice est fondé sur la personne de Jésus-Christ qu'il identifie avec la lumière intérieure. Il ne nie ni son incarnation, ni son historicité, mais il accepte l'action continuée de sa grâce à travers toutes les générations successives. Bien plus il croit que sa grâce est rétroactive, si bien que c'est lui qui a éclairé tous les voyants du passé. Il habite encore en chacun de nous — dans les derniers comme dans les plus grands, même dans les sauvages et les illettrés. A la différence des Orientaux, George Fox, un Anglais authentique, et ses successeurs, ont conçu le Christ personnel comme la Lumière, ou la Lumière comme une personne. Mais en faisant de cette personne une personne éternelle qui existait avant que le monde fût, le quakerisme est arrivé à peu près à la même conclusion que les mysticismes anciens. Six cents ans avant Jésus-Christ, Laotsé a traité le même sujet en parlant inversement d'une personne en termes impersonnels. Permettez-moi de

vous citer le fameux quatorzième chapitre du Tao Tei King. Il écrit : « Vous le regardez, vous ne le voyez pas, et vous le nommez sans couleur ; vous l'écoutez, vous ne l'entendez pas, et vous dites qu'il n'a pas de son ; vous étendez la main, vous ne parvenez pas à le saisir et vous dites qu'il est sans corps. Ces trois aspects qui surpassent votre pouvoir de définir doivent tous être réunis en un seul. » Les mots « sans couleur », « sans son », « sans corps » dans l'original chinois se prononcent *ji-hi-wei*. Laotsé avait-il jamais entendu nommer Yahveh ou Jéhovah ? Peut-être. Ce n'est pas impossible. La Chine et la Judée communiquaient en ces temps anciens. Si c'était le cas, ne pourrions-nous pas dire qu'il a identifié le Christ avec le Tao, la Voie, qui est le sujet de sa philosophie toute entière, — la Voie, ce nom que les chrétiens donnent à leur Maître, à leur Dieu ?

Je ne vous retiendrai pas plus longtemps sur ce sujet particulier. Je n'ai cité qu'un exemple entre cent pour faire voir les affinités de la pensée occidentale et de la pensée orientale dans les siècles passés et leurs analogies avec l'idée que développa au XVII^e siècle un cordonnier anglais sans culture.

Sont-ce là des mystiques égarés qui ont bâti leur maison sur le sable de leur imagination et qui se sont habillés de vêtements tissés comme des toiles d'araignées par leurs cerveaux enfiévrés ?

Il paraît y avoir dans l'évolution mentale un ordre régulier. Un auteur avec lequel je ne suis pas toujours en sympathie, un aliéniste Canadien, le Dr Bucke, distingue quatre stades dans le développement de la conscience. « Ces quatre degrés sont : d'abord l'esprit *perceptif* — la conscience faite de perceptions et d'impressions sensorielles ; en second lieu la conscience dans laquelle à ces données des sens s'ajoutent des récepts,

l'esprit *réceptif*, en d'autres termes la conscience simple ; — en troisième lieu nous avons la conscience constituée par des percepts, des réceptifs et des concepts, appelé parfois l'esprit *conceptif*, l'esprit conscient de lui-même ; — enfin en quatrième lieu l'esprit *intuitif*, celui dont l'élément le plus haut n'est ni un réceptif ni un concept mais une intuition. C'est l'esprit dans lequel la sensation, la conscience simple et la conscience de soi sont complétées et comme couronnées par la conscience cosmique. »

Les psychologues modernes paraissent assez disposés à admettre un tel développement de la conscience. On connaît la distinction que M. Bergson établit entre l'intelligence et l'intuition. Les animaux, les plantes aussi peut-être, possèdent un certain degré de conscience, mais l'homme seul peut se détacher de lui-même et réfléchir sur sa conscience propre. Il y a là un stade de développement qu'il ne nous est pas très difficile d'atteindre, auquel s'élève en fait tout être humain normal. Mais n'y a-t-il pas une étape plus haute encore, à laquelle nous pouvons plonger dans le grand univers et sentir les pulsations mêmes de la vie qui pénètre tout, un stade de la conscience où le microcosme s'identifie avec le macrocosme, où nous pouvons sentir immédiatement que nous sommes un avec le grand Esprit qui vit et se meut à travers le monde ?

La philosophie orientale aime à contempler dans ses méditations l'identité de la vie individuelle et de la vie du Tout. Sous différents noms — « libération », « splendeur brahmanique », « nirvana », — cette conscience cosmique est l'expérience commune d'un grand nombre d'esprits de toutes les races. C'est une expérience par laquelle l'homme se convainc à n'en pouvoir plus douter un instant qu'il est Esprit et que son esprit est en étroite communion avec l'esprit de l'univers. Il se trouve au centre même du monde ; il en partage toutes les joies et toutes les peines. Il respire avec chaque fleur et souffre

avec le moindre insecte éphémère. L'humanité entière vit en lui et lui en elle. Il se sent un géant. Comme l'amoureux dépeint par Emerson, il se sent doublement homme et marche les bras croisés. Comme Dante, cet autre amoureux, il s'entretient avec l'Esprit absolu dans la langue qu'il parle avec Béatrice. Chose curieuse, ce sens cosmique est décrit à peu près de la même façon par chacun de ceux qui y sont parvenus, que ce soit un prêtre bouddhiste, un dévôt shintoïste, un saint musulman, un mathématicien français, un fermier américain ou un philosophe juif. Rien ne confirme mieux l'unité de la race humaine que cette expansion d'une même expérience spirituelle. Mais j'ai le regret d'ajouter que je ne parle de ce sens sublime que comme un observateur attentif de ceux qui y ont atteint, non comme quelqu'un qui y est parvenu lui-même.

Pour vous faire un peu mieux comprendre ce que j'entends par conscience cosmique et la façon dont on y parvient, permettez-moi de vous citer l'exemple de Blaise Pascal. Il a heureusement laissé un document de ce que l'on peut appeler sa conversion religieuse, la conquête du sens cosmique. Un de ses biographes, Condorcet lui-même, a publié ce que l'on a appelé l'« amulette mystique » de Pascal, un document sur parchemin trouvé sur lui à sa mort et décrivant une expérience faite à l'âge de trente et un ans. (1)

Il est étrange de voir avec quelle soudaineté et quelle exubérance ces splendeurs apparaissent. Jacob Boehme, le théosophe allemand, mort l'année même de la naissance de Fox, en 1624, un cordonnier comme lui, eut, à l'âge de vingt-quatre ans, une illumination soudaine dans son humble atelier. Il semble que l'expérience de ce que nous avons nommé le sens cosmique se place à

(1) Nous ne reproduisons pas ici ce document célèbre. Le lecteur le trouvera, en particulier, dans l'édition des *Pensées* publiée par M. Léon Brunschwig, p. 142.

un âge beaucoup plus tardif que la conversion chrétienne, qui pour William James et d'autres psychologues est surtout fréquente au moment de l'adolescence. Que cette illumination spirituelle se fasse par un feu visible comme dans le cas de Moïse et de Pascal, par une voix entendue comme pour Socrate et Jeanne d'Arc, le résultat est pareil. C'est un accroissement immense d'énergie physique et spirituelle, la paix de l'esprit, la joie du cœur ; on se sent prêt à quitter cette vie, plein d'amour pour le genre humain tout entier.

La doctrine centrale des Quakers est la croyance en ce sens cosmique, qu'ils appellent Lumière intérieure ; les doctrines et les préceptes du quakerisme ne sont tous que des corollaires de cette prémisse. Permettez-moi, avant d'aller plus loin, d'attirer votre attention sur un point qui me paraît très important : à savoir ce qui distingue le christianisme des autres religions en ce qui concerne cette puissance.

La conscience cosmique est l'illumination de l'esprit. Elle est l'acquisition d'un nouveau pouvoir mental. Elle est la purification du cœur, l'élévation de l'homme terrestre à une sphère d'existence plus haute. C'est le baptême de l'Esprit. La puissance qui effectue ces transformations a été annoncée par le Christ. Cependant s'il y a des chrétiens qui refusent de se laisser classer avec les « païens » qui ont reçu cette puissance, — ou si, parmi les non-chrétiens, il y en a qui ne soient pas prêts à accueillir avec joie comme des amis les chrétiens qui ont cette vision, — cela prouve seulement que ni les uns ni les autres n'ont encore atteint la vérité ; car quiconque y parvient n'abrite plus d'orgueil dans son cœur et n'entretient plus d'inimitié pour les autres enfants de la lumière.

Et je me demande de nouveau : N'y a-t-il donc aucune supériorité quelconque dans la religion révélée, par où l'on entend, je pense, la révélation de la divinité dans la personne et la vie de Jésus-Christ ? Je crois que le christianisme a cet avantage — pour ne pas dire cette supériorité — de fournir à des hommes mortels, faibles, ordinaires, un objet défini et concret sur lequel concentrer leur esprit, leur facilitant ainsi la découverte de l'Homme Parfait. Le connaître nous identifie à lui. Le suivre nous affranchit d'un plan de vie inférieur. Le contempler c'est voir Dieu lui-même et être sauvé.

Nous lisons Laotsé ; nous lisons les saints bouddhiques ; nous étudions les mystiques orientaux ; cela nous amène très près de l'idée de rédemption, d'expiation, de salut. Nous sentirons peut-être la même assurance, la même joie, la même puissance, le même amour pour les hommes ; mais nous sentons que nous n'avons pas encore atteint notre fin. Comme Goethe nous aspirons encore à plus de lumière. Oui, nous voyons la lumière, mais non pas la chose essentielle, une personne vivante et parfaite. Il n'est pas impossible que bien des Orientaux aient reçu une mesure plus abondante de lumière que bien des saints chrétiens, mais dans cette lumière dans laquelle ils ont vu mille et un objets, ils n'ont perçu que quelque chose de brillant mais d'amorphe qu'ils n'ont pas identifié avec le Roi des rois. Ils ont vu des rochers et des cailloux de toutes formes et de toutes dimensions ; ils n'ont pas vu la pierre angulaire. Ils ont vu des plantes de couleurs et de qualités diverses ; le Cep a échappé à leur recherche.

De la doctrine de la Lumière intérieure procède tout naturellement la forme particulière qu'a revêtue le culte quaker, soit l'attente silencieuse de l'inspiration. Croyant que Dieu est immanent en tous, les Quakers se réunissent

et préparent un milieu où Il puisse se manifester. Lorsque quelqu'un, — peu importe que ce soit un homme, une femme ou un enfant, — s'y sent poussé dans son cœur, il donne son témoignage sous forme d'une allocution, d'un cantique ou d'une prière. Un écrivain anglais, M. Waley, dans un petit livre où il compare les Quakers à la secte japonaise des Zen, dit que « les Quakers cherchent à entrer en communion avec l'étincelle divine par la méditation collective et qu'ils exploitent ainsi délibérément les puissances mystérieuses de la psychologie des foules ». Ce jugement est en partie erroné puisque, d'après les Quakers, la doctrine de l'immanence ne s'applique pas seulement aux réunions, silencieuses ou non, mais à la vie personnelle du croyant.

Même leurs réunions d'affaires se passent dans une atmosphère de tranquillité. Si par hasard la discussion s'anime, un des membres de l'assemblée propose généralement que l'on se recueille devant le Seigneur pendant quelques minutes ; quand on se remet aux affaires, toute excitation a disparu. Je dois noter ici que, dans ces réunions, les décisions ne se prennent pas au moyen d'un vote, mais en pesant les opinions. En d'autres termes, l'avis d'un homme au caractère inattaquable et au jugement sûr comptera davantage que l'opinion de dix hommes de valeur moindre. Cette façon de procéder peut paraître anti-démocratique et contraire au principe d'égalité revendiqué par les Amis, on pourrait leur reprocher de faire acception de personnes ; mais si l'on se rend compte de ce que le système majoritaire a de mécanique et d'arbitraire, on admettra que la méthode qui consiste à peser les opinions est la plus judicieuse.

*

Un autre trait caractéristique de la pratique religieuse des Quakers est leur renonciation aux sacrements généralement en usage dans l'Eglise chrétienne.

Le culte étant considéré par eux uniquement comme une communion spirituelle, ils ne reconnaissent pas la nécessité du baptême d'eau et de la sainte cène. Pour eux, le vrai baptême est le baptême d'esprit, non le baptême d'eau. Ils vont même plus loin. Ils admettent bien que la Bible est inspirée de Dieu, mais ils ne la considèrent pas comme l'unique révélation de la volonté divine. Pour eux, elle n'est pas *la* Parole de Dieu ; pour la comprendre et en faire son profit, il faut être éclairé spirituellement. Il ne faut pas oublier que la Bible a été traduite en anglais onze ans seulement avant la naissance de George Fox ; de son temps elle était l'objet d'études approfondies et le respect qu'on avait pour elle avait quelque chose de superstitieux. Il n'est donc pas étonnant que les Quakers, pour cette raison seule, aient été considérés comme des hérétiques et des mécréants.

La façon dont les Quakers envisagent la Bible a eu une autre conséquence. Pour eux, le fait de connaître ce livre ne suffit pas pour rendre un homme apte à prêcher la vérité, car la vérité procède directement de l'Esprit. Les études théologiques n'ont pas à leurs yeux la même valeur que celle qui leur est attribuée dans les autres Eglises.

De ce fait en découle un autre, la suppression de tout clergé régulier. Si quelqu'un se distingue par sa prédication, si celle-ci paraît conforme à la saine doctrine et propre à l'édification, ce frère, qu'il soit ignorant ou savant, est reconnu par la congrégation ; et puisque ce don de prédication a été donné gratuitement, il ne lui sera alloué aucun traitement.

*

La Lumière intérieure conçue comme universelle est accordée à tous les hommes, sans distinction de sexe, de race ou d'éducation. Cela étant, il n'y a

aucune raison d'exclure les femmes de quoi que ce soit. C'est pourquoi, chez les Quakers, les femmes ont toujours été considérées comme les égales des hommes. Toutes les fonctions, y compris celle de la prédication, sont confiées aux femmes aussi bien qu'aux hommes. Dans tout ce qui concerne la direction des affaires intérieures, les femmes ont toujours exercé les mêmes droits que les hommes. Quant à l'égalité des races, les Amis ont été conséquents avec leur doctrine dans la façon de traiter les Indiens et les nègres. Lorsque, à l'époque de la colonisation de l'Amérique, les Européens rivalisaient les uns avec les autres pour donner la chasse aux malheureux indigènes et s'approprier leurs terrains, William Penn, un Anglais, fut le premier à se montrer loyal et juste à leur égard, à signer avec eux un traité sur un pied d'égalité, à les traiter en frères et à payer un juste prix pour les terrains qu'il acquérait. On se rappelle la remarque de Voltaire sur ce traité, unique dans l'histoire, le seul qui ait été conclu sans serment et le seul qui n'ait jamais été violé.

L'attitude des Quakers vis-à-vis des nègres d'Amérique est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Leur dénonciation de l'esclavage fut si énergique qu'ils furent souvent en très dangereuse posture, soit avant, soit pendant la guerre de sécession. Leur protestation a trouvé une voix éloquente dans les strophes du poète Whittier, et leur concours à l'œuvre d'émancipation a été immortalisé par le livre fameux de M^{me} Beecher-Stowe *La case de l'oncle Tom*.

Ainsi les doctrines de l'égalité et de la fraternité ont été mises en pratique par eux bien longtemps avant d'être proclamées comme un programme politique. Qu'en est-il de la liberté ? M. Gooch, un des publicistes les plus en vue à l'heure actuelle en Angleterre, a consacré plusieurs pages de son livre *La pensée politique en Angleterre* à l'influence du quakerisme sur le développe-

ment des libertés civiles. Il est évident que toute coercition est incompatible avec la croyance à la Lumière intérieure.

*

La doctrine de l'égalité, appliquée à la pratique quotidienne, a eu quelques conséquences curieuses. A une époque où les usages sociaux exigeaient que l'on se servît de formes de langage différentes suivant que l'on s'adressait à des représentants des diverses classes sociales, de semblables distinctions parurent insupportables à la conscience des Quakers et c'est en manière de protestation qu'ils se mirent à dire « tu » et « toi » à tout le monde. Maintenant que l'usage a changé et que le pronom « vous » est usité pour tous, sans distinction de classe, cette protestation n'a plus de raison d'être.

De même, l'habitude d'ôter son chapeau en signe d'hommage fut introduite en Angleterre par Charles II à son retour du continent. Il apportait avec lui les manières polies de la cour de France et cela impliquait une étiquette cérémonieuse et l'usage de se découvrir en présence des grands de ce monde. Mais les Quakers proclamaient que tous les hommes sont égaux et ils refusaient de se découvrir devant certains êtres privilégiés. On pouvait en conclure qu'ils tenaient à se montrer impolis avec tout le monde ! Nous savons que George Fox, introduit devant le Lord Protecteur Cromwell garda son chapeau sur sa tête tandis qu'il s'entretenait longuement avec lui. On m'a raconté aussi que, lorsque John Bright était membre du gouvernement de Gladstone, il avait souvent à se présenter devant la reine Victoria. Il gardait toujours son chapeau sur sa tête ; mais, comme il ne résistait pas à l'exercice de la force, un fonctionnaire royal était placé à côté de la porte pour lui ôter son chapeau au moment où il entra en présence de Sa

Majesté ; ainsi étaient conciliées les exigences de sa conscience et celles de l'étiquette de la cour.

La simplification des formes de politesse dans le langage et dans les gestes n'a rien de proprement religieux ; les Quakers lui attribuent la valeur d'un témoignage, c'est-à-dire que les membres de la Société en observant ces usages montrent à quelle dénomination ils appartiennent. Il y a encore d'autres témoignages, par exemple, le refus de prêter serment, de jurer, dans n'importe quelle circonstance (pas même devant les tribunaux), et la suppression de tout ornement inutile dans le vêtement. Leur refus de prêter serment est fondé sur la doctrine biblique. La simplicité de leur mise était une protestation contre les vêtements voyants et luxueux que la Restauration anglaise avait mis à la mode à l'instar de la France.

George Fox était appelé par son ministère à voyager continuellement. Comme il était cordonnier de son métier, il s'était fait une paire de culottes de cuir, et un habit en cuir également, anticipant ainsi la dernière mode de nos automobilistes ! Aujourd'hui encore, bon nombre d'Amis scrupuleux se refusent à porter une montre en or ou une bague de diamant. Autrefois, ce scrupule allait jusqu'à leur faire regarder toutes les couleurs vives avec méfiance sinon avec horreur. On raconte d'une vieille Quakeresse que, quand le vent jetait vers elle une feuille d'érable rouge, elle avait soin de la retourner. Lorsque la mode a changé à tel point que les chapeaux d'homme à larges bords ou les bonnets quakers étaient rares et difficiles à se procurer, ils sont devenus à leur tour des articles de luxe et les Amis ont renoncé à s'en servir.

C'est parce que les Quakers voient en tous les hommes des frères égaux entre eux qu'ils se sont attachés à répandre largement l'éducation, particulièrement chez ceux qui étaient le moins favorisés sous ce rapport. On ne s'étonnera donc pas de trouver de nombreux noms

quakers dans l'histoire des écoles pour enfants pauvres et pour adultes.

*

Les mêmes principes qui étaient à la base de l'éducation donnée aux déshérités de ce monde, c'est-à-dire à ceux qui sont mal partagés au point de vue mental, moral ou économique, ont suggéré des méthodes nouvelles dans le traitement à appliquer aux aliénés, les malades mentaux, aux criminels, les malades moraux, aux indigents, les parias de l'ordre économique. Tous ceux qui sont quelque peu au courant de l'histoire de l'aliénisme savent que les Amis ont été les premiers à traiter les fous avec bonté et comme des êtres humains. Pour ce qui concerne les criminels, l'œuvre d'Elizabeth Fry a inauguré, en Angleterre tout au moins, une ère nouvelle dans l'administration des prisons. Enfin, pour ce qui est des pauvres on a souvent fait remarquer qu'il n'y avait pas de pauvres chez les Quakers ; essayons de voir jusqu'à quel point ce jugement est conforme aux faits.

L'absence apparente de pauvreté parmi les Quakers est due à trois causes :

Et d'abord les souffrances endurées pendant la période des persécutions ont développé chez les Amis un esprit de corps qui a eu pour résultat une forte organisation d'assistance mutuelle. Un comité spécial est chargé de s'enquérir des frères qui souffrent ; quand cette souffrance est due à la pauvreté, un remède y est apporté sans qu'il soit fait mention du donateur ou de l'assisté ; ainsi, selon toute apparence au moins, le paupérisme a été supprimé.

Ensuite les membres de la Société sont constamment exhortés à se conduire équitablement avec tous. Or, l'expérience a prouvé que l'honnêteté est le plus sûr moyen de réussir en affaires. M. Bertrand Russell, bien connu comme écrivain et comme philosophe, parle en

ces termes dans son petit livre *Icaria*, du principe du prix fixe que les Quakers furent les premiers à mettre en pratique : « Ils adoptèrent ce système parce qu'ils considéraient comme un mensonge de demander plus qu'ils ne comptaient obtenir. Mais les clients s'en trouvèrent si bien qu'ils affluèrent dans leurs boutiques, et c'est ce qui fit la richesse des Quakers. » M. Russell ajoute : « Ce système aurait pu être adopté par habileté pure, mais, en fait, personne n'a été assez malin pour s'en aviser. »

La troisième raison est la plus importante, mais c'est celle dont on se rend le moins compte. Nous avons dit que la Société réclame de ses membres un mode de vie extrêmement frugal. Le foyer type d'un Quaker est relativement austère ; confortable et simplement meublé, sans bibelots ni décorations. Le luxe, sous toutes ses formes, est honni. Comme l'a dit un sage, la vanité coûte plus cher que la faim ou le froid. S'il est vrai que les choses les plus coûteuses sont celles qui ne servent à rien, nous comprendrons sans peine que celui qui a la force d'âme de renoncer à une vie d'apparat ne connaîtra pas la pauvreté.

Étant ainsi favorisés du point de vue économique, les Amis ont pu se montrer généreux et on les a parfois considérés comme une société philanthropique ; mais l'assistance n'a jamais été leur principal objectif. Pour eux, l'argent n'est qu'un à-côté.

Quoique le soin des pauvres ne soit qu'une conséquence du concept fondamental de la relation de l'homme avec Dieu, il n'en constitue pas moins une tâche sociale très importante : un apôtre a pu définir la religion comme consistant « à visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction et à se préserver des souillures du monde ». Que les Amis n'ont pas oublié les traditions de leurs devanciers, c'est ce qu'ils ont amplement prouvé pendant la guerre.

*

Je n'ai plus qu'un point à traiter ici. C'est la grande question de la paix du monde dont les Amis se sont faits dès la fondation de leur Société les avocats et les champions. Ils ont combattu pour cet idéal comme bien peu l'ont fait, ils ont souffert pour obéir à leur conscience. Nombre d'entre eux ont sacrifié sur l'autel de la paix les plus nobles de leurs fils et de leurs filles. En Angleterre et en Amérique, beaucoup de jeunes Quakers ont été emprisonnés comme réfractaires ; un plus grand nombre ont risqué leur vie pour porter secours aux combattants de l'un et l'autre front, pendant que le combat faisait rage. Un livre récent de Ruth Fry, *The Quaker Adventure*, saisissant dans sa sobriété, montre ce que la paix peut accomplir au milieu de la mêlée. Au temps où les nationalismes étaient exaspérés sous l'influence de la psychose de guerre, les Amis ont été méconnus et bafoués, mais l'histoire leur rendra justice, j'en ai la confiance.

Maintenant que la tourmente a pris fin, la mission pacifique des Amis prendra une autre forme. Si, dans la guerre, ils ont tout risqué, seraient-ils plus timides pendant la paix ? Spinoza l'a fait remarquer très justement, l'absence de guerre n'implique pas nécessairement la paix.

*

Les Amis, en tant que corps constitué, ont l'immense satisfaction de voir réalisés plusieurs des idéals qu'ils ont été les premiers à proclamer et à incarner. L'égalité de la femme avec l'homme, l'abolition de l'esclavage, une façon plus humaine de traiter les aliénés et les criminels, la liberté de conscience, le droit d'exprimer librement ses opinions, l'instruction largement répandue dans toutes les classes de la société, une interprétation spirituelle de la Bible, tout cela leur est dû en partie. Mais que sont

ces résultats comparés à tout ce qui reste à faire ? —
Une poignée de sable sur la plage de la souffrance humaine.

J'ai tâché de montrer quelques traits saillants des Quakers et de les faire mieux connaître. J'espère n'avoir pas exagéré leurs mérites. En parlant de la communauté religieuse avec laquelle je me suis solidarisé depuis quarante ans, j'ai eu constamment en mémoire l'histoire de ce saint arabe qui, alors qu'il était enfant, reçut un soir de son père l'ordre d'étudier le Coran avec son frère. Voyant que celui-ci s'était endormi, le petit garçon dit à son père : « Père, regarde, il dort pendant que j'ai les yeux fixés sur le Saint Livre. » Mais le bon père le reprit avec douceur : « Mon fils, j'aimerais mieux te voir endormi que cédant à la tentation de l'orgueil spirituel. »
